

PHILIPPE ET L'EUNUQUE

Actes 8 / 26 – 40

26. Un ange du Seigneur parla à Philippe en disant : Lève-toi et va au midi sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza. Celle-ci est déserte. 27. Et s'étant levé, il alla. Et voici un homme éthiopien, eunuque, haut fonctionnaire de Candace reine des Éthiopiens, qui était sur tout son trésor, qui était venu ayant adoré à Jérusalem 28. et était s'en retournant, et assis sur son char il lisait le prophète Isaïe. 29. L'Esprit dit à Philippe : Approche et sois collé à ce char. 30. Accourant, Philippe l'entendit lisant le prophète Isaïe et il dit : Est-ce que, certes, tu comprends ce que tu lis ? 31. Celui-ci dit : Comment en effet pourrais-je si quelqu'un ne me guidera pas ? Et il invita Philippe à s'asseoir avec lui. 32. Le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci :

*« Comme une brebis à la boucherie est conduite,
et comme un agneau devant celui qui le tond (est) sans voix,
ainsi il n'ouvre pas sa bouche.*

33 Dans l'humiliation, son jugement a été levé.

Sa génération qui la racontera ?

Car elle est ôtée de la terre sa vie. »

34. Prenant la parole, l'eunuque dit à Philippe : Je te prie, de qui le prophète dit-il cela ? De lui même ou bien d'un autre lequel ? 35. Ouvrant la bouche, Philippe, commençant à partir de cette écriture, lui évangélisa Jésus. 36. Comme ils allaient suivant le chemin, ils arrivèrent à quelque eau, et l'eunuque dit : Voici de l'eau, qu'est-ce qui m'empêche d'être baptisé ? 37. (...) 38. Et il ordonna d'arrêter le char et ils descendirent tous les deux dans l'eau, Philippe et l'eunuque, et il le baptisa. 39 Lorsqu'ils remontèrent de l'eau, l'esprit du Seigneur enleva Philippe et l'eunuque ne le vit plus. Il allait son chemin joyeux. 40. Philippe fut trouvé à Azot, et parcourant il évangélisait toutes les villes, jusqu'à son arrivée à Césarée.

(Traduction « littérale » à partir du grec)

Au chapitre 8 du livre des Actes, on trouve ce récit d'une rencontre étrange entre Philippe, un des sept récemment préposés au service (6/5), et un eunuque éthiopien de retour de pèlerinage à Jérusalem. Ce récit raconte le baptême de cet étranger. Il met également en scène le travail de lecture d'un texte d'Isaïe. Il se présente encore comme une sorte d'incursion dans un espace hors de Jérusalem ou des campagnes de Judée et de Samarie (8/4). Enfin ce récit vient conclure une sorte de cycle narratif avant l'entrée en scène de Saul au chapitre 9.

Une première lecture, pour peu qu'elle soit attentive à l'écriture de ces « actes », ne manquera pas de percevoir quelques « rugosités » ou quelques « aspérités » qui demandent arrêt et réflexion, et l'engagement de la lecture par le lecteur...

- Ainsi, quelle est cette question (8/30), que pose Philippe à l'eunuque, généralement traduite par « comprends-tu donc ce que tu lis ? », quel est l'écart entre « comprendre » et « lire » ? entre « connaître » et « reconnaître » ? entre « γινωσκεισ » et « ανα γινωσκεισ » (v.30) ?
- Et quelle est la fonction de ce discours rapporté du passage d'Isaïe ? Et la question de l'eunuque qui résonne comme une préoccupation essentielle : « de qui ça parle ? »

- La réponse de Philippe est-elle réponse à la question posée ? sans doute mais comment ?
- Et encore : sur quoi achoppe donc cet eunuque lecteur d'Isaïe ?
- Quant aux déplacements et aux lieux : ils constituent aussi un « terrain » de questionnement : quel espace construit ce texte ? et qu'opère finalement cette « excursion » sur la route d'Éthiopie ?

1) La rencontre

Le texte se présente au lecteur comme l'histoire d'une (brève) rencontre entre deux personnages : Philippe et un eunuque. Mais Philippe est d'abord envoyé « au midi », dans une direction sans aucune précision d'action à réaliser : « Lève-toi et va, au midi, sur la route, celle qui descend de Jérusalem à Gaza. Elle est déserte. » (v. 26) Se lever et se déplacer : telles sont les actes ordonnés. Les indications spatiales présentées ici s'opposent à celles que l'on trouvera en finale de ce récit (v. 40) : « Philippe fut trouvé à Azot, et, parcourant, il évangélisait toutes les villes jusqu'à son arrivée à Césarée. »

Hors de Jérusalem, dans la direction de Gaza, vers le Sud, puis le retour vers le Nord, à Azot, dans les villes, et enfin à Césarée : ces indications dessinent comme un « balayage » de l'espace, et présentent cet événement raconté comme placé dans une incursion vers un champ extérieur, vers un « sud », autre que les régions jusqu'ici fréquentées par Philippe ou par l'évangélisation. Le texte s'inscrit dans une sorte de détour sur un trajet qui fait passer de Samarie (Actes 8/5) à Césarée (Actes 8/40).

Et la route est déserte. Il s'agit d'aller, sans aucune explication, sur une route dépourvue de circulation, sur une route déserte, « au midi » ou à l'heure de midi. L'espace de la route s'oppose à l'espace des villes, comme un lieu de passage à un lieu de résidence, et également comme un lieu « vide » à un lieu peuplé, comme un lieu qui va être le terrain d'une rencontre avec un seul homme au lieu de rencontres avec les habitants des villes.

« Et voici un homme... » Sur cette route déserte, un homme fait en quelque sorte irruption. L'arrivée de Philippe en ces lieux est le résultat d'un programme lancé par l'Ange du Seigneur : le déplacement de Philippe n'est pas le résultat de sa propre initiative, il est voulu par un autre (figure de destinataire). Mais l'arrivée de l'homme, d'abord présentée comme ce qui arrive, sera décrite comme le retour d'un « pèlerinage ».

Entre les deux mouvements, celui de Philippe poussé par l'Ange du Seigneur (v. 26), et celui du même Philippe enlevé par l'Esprit et continuant sa route (v. 40), prend place un déplacement comme une sorte d'ex-cursion ou de détour, avec un temps de rencontre et de compagnonnage. Dans un programme de poursuite d'une action définie comme évangélisation ou annonce de la bonne nouvelle (Actes 8/ 4 et Actes 8/ 40) s'inscrit une rupture, pour un temps de cheminement, orienté vers une autre direction, et avec un seul compagnon. C'est dans ce temps de cheminement, au cours de cette « excursion », qu'un événement arrive comme instauration de sujet ou transformation d'un sujet laissé ensuite à son déplacement et à son aventure.

Ce qui se passe sur cette route ne concerne donc qu'un seul homme. La singularité de l'homme et de cette situation se trouve soulignée par le dispositif de l'organisation spatiale et

par le jeu des déplacements. Ce détour est programmé pour un seul homme : indice que ce seul homme vaut le détour...

2) La lecture

L'homme en question est très précisément décrit aux versets 27 et 28 : sa nationalité (éthiopien), son état caractéristique (eunuque), ses fonctions (haut fonctionnaire et surintendant des trésors de la reine d'Éthiopie), les raisons de sa présence sur cette route (il vient de faire un pèlerinage à Jérusalem et il s'en retourne dans son pays), sa manière de voyager (il lit l'Écriture et en particulier le prophète Isaïe). Toutes ces déterminations campent le personnage. Il s'agit de quelqu'un d'important par le rôle social et les fonctions qu'il tient ; il est étranger au monde juif certes mais il est présenté comme croyant et attaché à Jérusalem où il est venu « adorer » (προσκυνηω) ; il est donc religieux, pieux, et pratiquant... Et il lit (αναγιωσκειν) : c'est un lecteur de l'Écriture, familier de cette littérature, voyageant avec les écrits, parcourant les prophètes, lisant Isaïe.

Auprès de cet homme ainsi qualifié arrive Philippe aux ordres de l'esprit. L'esprit prend ici la suite de l'ange mis en scène lors du mandement initial (v. 26) ; la figure de l'esprit prend le relais lorsqu'il s'agit, semble-t-il, de la relation avec l'eunuque, d'une part dans la prise de contact (« approche et sois collé au char », v.29) et d'autre part dans la séparation (« l'esprit enleva Philippe et l'eunuque ne le vit plus. » v.39). Et Philippe entend qu'il lit le prophète Isaïe.

La lecture que fait l'homme n'est peut-être pas problématique. C'est la question de Philippe : « Est-ce que certes tu comprends (γινωσκω) ce que tu lis (αναγιωσκω) » (v.30) qui fait apparaître comme un obstacle dans cette lecture, comme une difficulté ou l'hypothèse d'un manque. La formulation de la question pose un écart entre « lire » et « comprendre ». Cet écart est marqué avec insistance par la particule « γε » (certes) qui appuie l'interrogatif « αρα » (est-ce que) et fait flotter la différence entre les deux verbes. Ce qui est traduit en général par « lire » (αναγιωσκω) signifie (selon Bailly) : 1) *connaître à fond, discerner*, 2) *connaître à nouveau, reconnaître*, 3) *lire*, et s'oppose ainsi à « comprendre » (γινωσκω). On pourrait traduire : « Est-ce que, précisément, tu connais, tu comprends, (tu interprètes ?), ce que tu reconnais ou discernes par ton travail de lecture ? »... La question de Philippe ne met pas l'accent sur un problème de connaissance ou de savoir manquant, et qu'une plus grande compétence de lecture permettrait de résoudre. Le savoir lire n'est pas en cause. Cet Éthiopien sait lire et n'est pas ignorant. La question, et l'écart qu'elle pose entre comprendre et lire, font apparaître un manque autre que celui qu'un savoir viendrait combler et la nécessité d'une compétence autre qu'un simple savoir faire. Cette compétence d'ailleurs se signale dans la réponse de l'eunuque : « Comment en effet le pourrais-je si quelqu'un ne me guide pas... » (v.31). La réponse au problème passe par une guidance, un accompagnement en lieu et place d'une transmission de savoir.

Ils sont alors trois sur le char : l'eunuque, Philippe et le texte de l'Écriture. L'arrivée de Philippe, sa question et l'invitation de l'eunuque produisent ainsi un repositionnement (figuré spatialement) par rapport à l'Écriture. La question, présentée dans l'ordre de la « compréhension », renvoyait donc à un rapport au texte, un type de rapport à cet écrit, une position (littéralement, un « point de vue » ?) non pas intellectuelle mais quasi physique, que l'installation à bord du char contribue à construire.

3) Le texte

L'examen du texte lu devient l'enjeu du rapport entre Philippe et l'eunuque. Le texte, dans sa lettre, est d'abord soigneusement rapporté : il s'agit d'Isaïe 53/7-8. Le fait de rapporter ce « passage de l'Écriture » et non simplement de l'évoquer, va créer des effets par les liens figuratifs qui se nouent avec le texte l'insérant.

Les acteurs de l'énoncé s'en emparent. L'eunuque questionne : « Je te prie, de qui le prophète dit-il cela : de lui-même ou bien d'un autre, lequel ? » (v.34). Et Philippe « ouvrant la bouche, et commençant par cette écriture, lui annonça la bonne nouvelle Jésus ». (v.35). Le discours de Philippe n'est pas mis en scène comme discours rapporté en style direct, c'est le récit qui le reprend et le résume sous la forme d'un acte : « il lui évangélisa Jésus » (ευηγγελισατο τον Ιησου), situé à partir d'un point de départ : « commençant par cette écriture » (αρχαμενοσ απο). La parole non rapportée de Philippe s'ancre sur le texte de cette écriture et prend appui sur ce qui suscitait la question de l'eunuque.

On trouve ici aussi un écart, mais cet écart se situe entre la question de l'eunuque et la proposition de Philippe. Car Philippe ne répond pas directement à la question qui lui est adressée, ce que déjà le passage du style direct au style indirect indiquait. La question fait apparaître un point d'achoppement et la demande est précise : de qui ça parle ? Quel est cet homme humilié et torturé dont il est parlé dans cet écrit du prophète Isaïe ? S'agit-il du prophète-narrateur lui-même confondu avec cet acteur de son énoncé ? S'agit-il de quelqu'un d'autre ? le lecteur se trouvant alors devant la difficulté de cerner la référence de cet acteur. Mais Philippe ne répond pas par un nom et la présentation d'un personnage, ce qui viendrait alors satisfaire une sorte de légitime curiosité intellectuelle. Il répond par un acte, par une activité de parole. Il fait acte d'évangélisation, il répond par l'annonce de la bonne nouvelle de Jésus. Mais l'objectif de l'acte d'annonce (dans la forme grammaticale du grec : littéralement, il lui évangélisa Jésus.), distinct de l'objet de la réponse, c'est Jésus qui n'est pas ici un objet du savoir mais le sujet de cette bonne nouvelle. Et pour cela, un point de départ ou d'appui est nécessaire : ce texte-là qui suscite le questionnement, ce texte sur lequel, sur une route, un homme achoppe et se voit provoqué à s'interroger : « Précisément, comprends-tu ce que tu sais lire ? »...

Les lecteurs que nous sommes se trouvent également confrontés à ce texte que la mise en discours prend soin d'inscrire comme un énoncé « décroché » : « le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci :.. ». À la question : de qui donc cela parle-t-il ? Une réponse apparaît facilement au lecteur des Actes car il s'agit d'un extrait des chants du Serviteur, au livre d'Isaïe, du poème messianique de la souffrance du Serviteur par qui le salut arrive. Certes cela est exact, et l'on peut en rester là et considérer alors que la mise en discours ne relève que de simples procédés narratologiques visant à convaincre le lecteur que Jésus est le Serviteur annoncé par le prophète. Mais ce serait négliger les écarts observés entre « comprendre » et « lire », ainsi qu'entre la question de l'eunuque et la proposition de Philippe. Et ce serait ramener l'interrogation de l'eunuque à une simple demande d'information, et considérer cet acte de parole qu'est l'évangélisation comme un simple transfert de connaissances. Et faire fi enfin de la résistance même et de la rugosité du texte de la citation du prophète.

Cette résistance tient à une consistance figurative. Celui dont il est parlé est édifié ici par un ensemble de figures. Figure de la brebis conduite à la boucherie, pour sa viande sans doute ;

figure de la brebis, muette, sans voix (αφωνοσ) lors de la tonte : le corps se trouve en quelque sorte nié et détruit. Et il est fait état ici du corps sous le double aspect de la chair (la brebis de boucherie) et de la parole (l'agneau tondu sans voix). Le texte dessine ici la figure de quelqu'un atteint dans sa chair et dans sa parole, nié dans son corps, dans son être même, installé dans l'abaissement et l'humiliation (v.33). Et sur ce corps humilié et nié vient s'inscrire l'impossibilité du jugement ou l'absence de justice. « Qui fera le récit de sa génération ? » : La vie ôtée rend le récit de la génération impossible. Il s'agit donc de quelqu'un sans postérité, sans génération, sans chair générationnelle susceptible d'être racontée ou d'être objet de récit et par là inscrit dans l'ordre de la parole d'une histoire. Ce corps donc ne laissera pas de traces... Le texte dessine donc la figure, brebis et agneau, de quelqu'un atteint dans son être de chair et de parole, dans son identité même de sujet, ne pouvant s'en remettre à la justice ou au jugement, se trouvant sans génération et dépourvu d'histoire.

De qui s'agit-il ? La question tenaille l'eunuque. Quel nom mettre sous ces figures ? Celui du prophète se racontant ? Celui d'un autre ? Mais pour que celui de Jésus puisse venir là au terme de l'acte d'annonce de Philippe, un nom intermédiaire se trouve bien évoqué (sinon convoqué) par le texte lui-même lu pour ce lecteur : celui de l'eunuque. Entre ces figures de brebis et d'agneau et la figure d'un eunuque, il y a quelque parenté : l'eunuque aussi peut poser la question de sa postérité et de sa place dans la chair générationnelle, lui aussi est un être à la chair mutilée dont la vie sous l'angle de la fécondité a été « ôtée de la terre »... Le texte que nous lisons ne manifeste pas explicitement une quelconque souffrance (de fait impossible à dire) de l'eunuque mais sa mise en discours laisse entendre le point de vue d'un sujet en souffrance. En effet, le « choc » des figures que nous venons de signaler, la mise en scène minutieuse des rapports entre l'eunuque, Philippe et le texte d'Isaïe, l'émergence de la question de l'eunuque au terme de l'achoppement mis en évidence par la question de Philippe, tout cela rend bien compte de ce que provoque, et à son insu, la rencontre d'un texte et d'un corps lisant.

Ainsi, Philippe par sa question et son installation auprès de l'eunuque, fait apparaître que ce texte constitue un point d'achoppement pour un lecteur, puis, prenant appui (« à partir de ce texte ») sur cet achoppement, fait œuvre d'annonce, désignant celui qui rejoint l'eunuque au lieu même de sa souffrance. Le guide qu'est Philippe lui fait faire un trajet qui, le prenant au lieu même de sa souffrance, le conduit jusqu'à « l'évangile de Jésus » : en cela consiste l'acte d'évangélisation.

4) Le corps

Sur le chemin sera trouvée une eau « quelconque » (τι υδωρ v.36). C'est l'eunuque qui reprend la parole pour dire « voici de l'eau » en une formule comparable à celle qui signalait sur la route de Gaza l'irruption d'un homme (v.27) : « voici un homme »... Cette eau arrive comme une trouvaille sur le chemin et la demande de baptême est faite sous la forme d'une question : « quel (obstacle) m'empêche d'être baptisé ? ». L'empêchement (ou l'obstacle) renvoie-t-il à cet autre obstacle éprouvé par l'eunuque et rappelé par l'écriture qu'est cette mutilation en son corps ? Y-aurait-il ici aussi de l'obstacle à inscrire dans l'ordre de la génération ?

Mais il n'y a plus d'obstacle et ce qui fait « empêchement » dans la génération humaine n'est plus lorsqu'il s'agit d'être associé à cette autre génération que concrétise le baptême. En ce

sens, la demande de baptême est bien la réponse toute personnelle de l'eunuque, complétant l'acte de parole de Philippe, à la question : « de qui s'agit-il ? ». Comme si l'eunuque pouvait dire : « Et pour moi, tel que je suis, y aurait-il encore un obstacle à ce que je devienne et fils et frère ? » et à entrer ainsi dans le récit de la « génération » ?... Et c'est bien un corps qu'il intègre alors, car la figure du baptême vient s'inscrire là où le texte d'Isaïe avait fait apparaître la figure d'un corps souffrant et nié, mais un corps filial et fraternel, révélé par l'annonce de Jésus.

Le compagnonnage se poursuit également jusque dans l'eau : « ils descendirent tous deux dans l'eau » (v.38). À deux ils ont plongé dans l'écriture, les voici descendant dans l'eau. L'eau comme le texte sont les lieux des changements et des transformations des sujets. Et l'eau vient signifier et donner corps à ce que le texte de l'écriture a révélé et laissé entendre au lecteur. Dans le rapport au texte, Philippe, le compagnon de lecture, ouvre à ce qui, dans la lettre, est donné, non à savoir, mais à entendre, et dans le rapport à l'eau, Philippe, le frère, engage la fraternité des fils.

La joie arrive alors comme un écho de la souffrance non dite, pour un homme littéralement « ré-généré », réinscrit dans une lignée, celle des fils par le baptême, et dès lors apte à poursuivre sa route vers le Sud. Désormais seul et séparé de Philippe, est-ce un nouveau disciple qui prend la route d'Éthiopie ?

Ainsi chemin faisant, est faite l'expérience d'un parcours qui va d'un texte faisant achoppement en ce qu'il donne à entendre, à l'acte de parole d'annonce de Jésus bonne nouvelle, jusqu'à un baptême régénérant. Dans ce compagnonnage, se trouve expérimentée la confrontation à l'Écriture. Et l'Écriture est bien un corps à lire, ici dans les figures certes données à lire et à interpréter, mais surtout dans le rapport construit entre texte et lecteur(s) et dans l'acte de confrontation qu'elle suscite avec le « corps » du sujet lisant. C'est dans l'expérience de cet achoppement et de cette confrontation que le « corpus » lu laisse entrevoir un corps possible : celui justement qu'engage le baptême.

Perspectives

Ce court récit se présente comme une sorte de parenthèse dans la ligne narrative suivie jusqu'ici par les Actes et dans l'aventure de Philippe : l'espace d'un instant, à l'initiative de l'ange du Seigneur et non de la volonté d'un disciple, Philippe est propulsé hors des lieux de ses activités sur une route à destination d'un pays étranger, pour cheminer avec un seul homme et qui n'appartient pas au monde juif. Et cet homme, transformé, sera laissé poursuivre sa route. Telle est donc cette sorte d'ex-cursion : avant d'entrer dans le récit des aventures de Saul, est-ce prémices ou indication des destinations à venir, pour l'évangélisation, hors de Judée et Samarie ?

Et au cours de ce voyage, une sorte de modèle à deux plans est posé : celui d'un trajet qui fait aller de l'Écriture à l'Évangile, ainsi que celui de l'acte de « lecture-confrontation » que ce trajet nécessite. Ce sont peut-être là les conditions nécessaires pour que la bonne nouvelle s'affranchisse de l'espace où elle se trouve jusqu'ici confinée...

Jean-Claude Giroud